

# Tannhäuser



## Festival de Bayreuth

**La présence de Christian Thielemann au pupitre des six représentations a fait de ce Tannhäuser le point le plus puissamment fécond dans l'accomplissement du génie du maître des lieux.**

Rarement l'acte musical, sublime et magnifié, de Wagner n'atteint pas une telle puissance transparente. Pour Thielemann le rapport d'idée et la restitution sonore, leur mise en évidence et leur transmission s'accomplissent avec un tempérament constamment nourri et rallumé à la flamme de la fidélité. Cette véritable inspiration que seul les grands et véritables interprètes possèdent.

Il est important de souligner, une fois encore, à quel point C.Thielemann crée le monde sonore digne du compositeur qu'il interprète. Auquel il se dédie, sur l'heure. Le monde sonore auquel, nous auditeurs d'aujourd'hui, voulons participer.

Nous aurons, avant le prochain festival 2006, la possibilité de saisir les grandes lignes de sa personnalité. Le pupitre de nouvelle production du Ring lui étant confié.

**Tannhäuser** ou tournoi des Chanteurs de la Wartburg, ressort des premiers ouvrages de Wagner. Deux versions (principales, car dans la dernière décennie de sa vie, le compositeur poète pensa qu'il devait encore un Tannhäuser au monde) dont celle-ci qui élude le Ballet, dont l'opéra de Paris, des années 1840 ne savait se passer. Le rôle titre chanté par **Stephen Gould** a comblé les amateurs

de beau chant, à nous rappeler qu'en 1840 Wagner admirait Bellini, sa ligne vocale expansive et envoûtante. Un beau timbre et des harmoniques raffinées, une diction parfaite, énonçant ce texte musical avec élégance de phrasé et force de conviction. Pour les wagnériens dont je suis, il nous fait retrouver le véritable chevalier poète de l'Amour courtois.

Il s'accorde remarquablement à la direction de Thielemann et parvient dans les passages tendus, à la limite du cri, à s'exprimer, musicalement dans un domaine d'interprétation à la fois tragique et mystique. **Stephen Gould** exprime un **Tannhäuser** vibrant d'une haute spiritualité qui, dévoyée puis rejetée, demeure en lui telle La blessure, et donc le péché. Son lyrisme pudique et fervent, parvient à interioriser sa douleur inextinguible et sa quête de retrouver son âme; douleur qui dynamise son espoir, son appel au pardon.



Et, ensuite l'accompagne dans son ardente quête de la mort.

Ce Tannhäuser accomplit ainsi, l'acte wagnérien rémanent dans toute sa philosophie. L'aboutissement pour le héros, (l'artiste?) de tout sentiment humain par la solitude vers la mort. Un **Landgrave** très convaincant avec **Guido Jentjens**. Un **Wolfram von Eschenbach**, très efficace dans la première partie mais qui m'a très peu émue avec une "Romance à l'étoile" désincarnée. Tout de même! Il aime Élisabeth! Et son amour est-il si plat qu'il ne puisse espérer! Il semble perdre la femme de ses rêves sans souffrir! Bayreuth a besoin d'un Ludovic Tézier.

La **Venus** de **Judith Nemeth**, impudique, mais manquant de sensualité, ne fera oublier personne. Quant à l'**Élisabeth** de **Ricarda Nemeth**, si la voix est imposante, sonore et volant haut, elle souffre de problèmes de justesse et ne semble pas du tout faire la différence entre la ferveur virginale et le petit "amour de monoprix" d'une midinette! Son interprétation est très loin d'une incarnation véritable.

Enfin si le décor peu convenir, une clairière en automne avec des coquelicots!? Un vénusberg plat animé des deux couleurs les plus criardes de la création: rouge et bleu! Il ne faut en retenir que la salle du Concours de chant, avec sa colonne transversale mise en léger biais. Destinée à faire savoir que le rouge signifie l'instinct sexuel et le bleu l'évolution vers une spiritualité plus conforme à son être profond.

On en conclut que Monsieur Philippe Arlaud, comme presque tous les metteurs en scène actuels, nous prend pour des demeurés. Nous serions incapables d'écouter Wagner, de lire Wagner, de ressentir Wagner etc.

Les costumes en revanche sauvent la vraisemblance. Ils sont signés Carin Bartels.

Nous avons la musique et un Tannhäuser d'exception; que demander de plus?

## Amalthée

### L'argument dramatique

Tannhäuser, chevalier et poète a disparu de ma contrée voisine de la Wartburg, en Thuringe, durant de longues années. Au début de l'action nous le voyons au Vénusberg, composant des chants à la divinité de l'amour charnel. Dans une longue plainte passionnelle semée de lassitude, il exprime à Vénus, qui a comblé ses sens de volupté sensuelle à satiété, un amour épuisé de tout désir et la supplie de lui rendre sa liberté. Il aspire à retrouver son authentique inspiration de poète et sa solitude. Il veut retrouver la spiritualité transcendante de ses jeunes années.

Wagner parle par sa bouche; lui qui tout au long de sa vie se brûlera de ces deux amours là; ensemble et séparément!

Au second tableau nous trouvons en Thuringe, au cours d'une chasse, le Landgrave Hermann, le poète Wolfram von Eschenbach, Walter von der Vogelweide et leurs compagnons au cours d'une halte en une clairière. Il s'y trouve un petit autel...Un homme gît à terre qu'ils reconnaissent comme étant Tannhäuser, le chanteur le plus doué d'entre eux. Comme tel, ils le saluent chaleureusement et obtiennent qu'il accepte de chanter à nouveau parmi eux, au tournoi de la Wartburg. Le rappel de la présence d'Élisabeth, nièce du Landgrave, éveille en la pensée de Tannhäuser, un vif désir de participer à ce tournoi de Chant d'amour courtois.

Défilent les poètes, avant celui tant attendu. Mais Tannhäuser comme en un cauchemar se hérisse de la platitude des mots insipides, prononcés sous forme de poèmes fleuris par ses concurrents.

Soudain, il se jette dans le combat, comme un forcené de l'amour. Il prononce avec ivresse un hymne à la volupté ! L'assemblée éclate, explose d'anathèmes et le taxe d'outrage majeur, tous en viennent aux armes contre l'impie!

Élisabeth, qui aime Tannhäuser, s'offre aux armes en se précipitant devant lui, face aux agresseurs. Montrant ainsi, l'irradiant sentiment qu'elle éprouve pour le chevalier ;elle les abjure de le comprendre.

Alors Tannhäuser tombe à genoux devant tant de mansuétude et se joint aux pèlerins qui s'apprêtent à prendre la route de Rome. Il part implorer le pardon du Pape.

Au troisième acte, nous revenons dans la clairière du premier acte.

Élisabeth, en prière, attend le retour des pèlerins. Ils surviennent alors, animés du bonheur de la foi et chantant leur joie du retour. Seul Tannhäuser ne paraît pas. Élisabeth s'éloigne, comprenant que Tannhäuser n'a pas obtenu du pape la rémission de son péché tandis que W.von Eschenbach, chante sa fameuse romance, à l'Étoile.

Pourtant le chevalier survient et dans un récit hoffmanesque, il narre sa marche vers Rome, et son voyage de retour. Il conte son entrevue avec le pontife. Il témoigne de son intransigeante cruauté. Fustigé, tancé avec une rigidité impitoyable il lui a refusé à jamais toute clémence, renforçant même les effets de sa colère, en affirmant: "*pas plus que ce bâton de pèlerin ne peut reflurir, tu n'obtiendras de pardon pour une telle faute!*"

Et Tannhäuser se trouve là, face à Wolfram son seul ami, défait de sa foi et appelant Vénus qui ne parvient pas à le reconduire vers le vénusberg. À bout de toute résistance, ce dernier élan bisé, il demeure prostré, tandis que le cercueil d'Élisabeth est porté en scène. Alors Tannhäuser effondre et s'éteint. Tandis que tous chantent pour ces deux êtres enfin réunis, le bâton de pèlerin, ayant pris la forme d'une crosse d'évêque reflurit.

